

LOUANGE DE L'OMBRE



Collection Gingko
dirigée par Juliette Picquier

Couverture : © Dominique Picquier ; tissu « Marguerite Noire »
dominiquepicquier.com

Titre original : *In'ei Raisan*

© 2017, Editions Philippe Picquier, pour la traduction en langue française.

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

ISBN : 978-2-8097-1221-6

ISSN : 2496-4204

Fabrication printteam  groupement d'imprimeurs spécialisés.

Imprimé et façonné en U.E., 2e trimestre 2016.

Dépôt légal : janvier 2017

TANIZAKI Jun'ichirô

LOUANGE DE L'OMBRE

Traduit du japonais
par Ryoko Sekiguchi et Patrick Honoré



Editions
Philippe Picquier

PRÉFACE

Tout grand texte naviguant sur la barque du temps traverse une multitude de paysages où il se donne à lire de différentes façons. Les époques changent, les lecteurs changent aussi. S'il voyage dans un autre pays, dans une langue différente, il s'ouvre à d'autres opportunités de lectures possibles, ce qui est l'un des objectifs essentiels – et l'un des plaisirs – de la traduction.

In'ei raisan (Louange de l'ombre), composé en 1933 et traduit pour la première fois en français en 1977, occupe depuis en Occident, de façon générale, la place d'un chef-d'œuvre absolu en ce qu'il dévoilerait au monde les fondements de l'esthétique japonaise authentique sous l'angle du clair-obscur. C'est ainsi qu'il a d'abord été lu, et il y a certainement du vrai dans cette lecture.

Aujourd'hui pourtant, en reprenant ce texte avec des yeux neufs, on découvre que Tanizaki nous invite, d'une voix plus intime qu'on ne pouvait le croire, à une lecture plus souple et plus ouverte de son livre.

En fait, nous le savions déjà: Tanizaki, sans doute l'une des plus belles plumes de la littérature japonaise, n'a jamais été renfermé sur l'univers du Japon traditionnel. Lui-même lecteur de plusieurs langues occidentales, avide de littérature étrangère au point d'en assimiler les nouveaux genres, passionné de civilisation chinoise, chose rare au temps de graves tensions entre les deux pays, Tanizaki fut toujours pour les lecteurs japonais de son époque un passeur vers les « autres mondes ».

Aussi, quand il aborde de front le sujet de l'esthétique japonaise pour un lectorat japonais, comme dans Louange de l'ombre, publié originellement en livraisons mensuelles dans un magazine généraliste, il paraît presque s'adresser à un public d'initiés, tant japonais qu'étrangers. Pour le lecteur japonais, il ressuscite l'univers du clair-obscur comme un monde disparu, qui ne subsistait déjà plus en son temps que dans « certains endroits très particuliers ». Il se fait l'écho des sensations de l'habitant de cet univers qui, pour les lecteurs de son époque, était déjà d'« un autre monde ».

C'est le cas par exemple lorsqu'il décrit le corps japonais, et qu'il évoque la « peau » des objets en laque.

Découvrant une telle sensibilité au clair-obscur dans le pays de Tanizaki, le lecteur francophone d'aujourd'hui reconnaîtra aussi le talent de l'auteur à interpréter aussi bien la culture occidentale que la culture japonaise. De fait, Tanizaki rend cet « autre monde » accessible aux lecteurs occidentaux en même temps qu'il dévoile le mécanisme de « l'image mystérieuse du Japon ». Le passage sur les femmes, par exemple, permet de décrypter les rouages culturels du fantasme de la femme japonaise. Les talents d'interprète-mécanicien de Tanizaki apparaissent là inégalables. Lui qui en savait plus que quiconque sur la fascination mêlée de fantasmes que suscite la culture de l'Autre, a plus d'un mot à dire sur la manière dont un fantasme advient.

Une fois libéré de l'image quelque peu mystifiante du « grand maître » en esthétique japonaise longtemps associée à Tanizaki, on découvre un texte plus universel, et plus partageable, que la description caractéristique de l'univers d'un peuple. Il donne à réfléchir à chacun d'entre nous, quelle que soit notre origine ou notre culture d'appartenance, à notre propre rapport à l'ombre.

Certes, Tanizaki prend exemple, en connaisseur qu'il est, sur le Japon d'antan. Mais on ne peut s'empêcher de songer qu'il lui aurait suffi d'un bref séjour pour découvrir, en observateur fin et avisé, une autre sensibilité à l'ombre propre à l'Europe.

Aujourd'hui, ironiquement, nul besoin de forcer le trait pour affirmer qu'une telle esthétique de l'ombre subsiste davantage en Occident qu'au Japon, où l'on est en permanence assailli par une lumière blanche et crue. En France, les soirées éclairées à la bougie, l'éclairage tamisé des bars et des restaurants, sont des expériences communes, et on identifiera aisément la nostalgie des intérieurs japonais de Tanizaki avec l'obscurité recherchée des maisons de campagne. Aux moirures des laques japonais dans la pénombre évoquées par Tanizaki, le lecteur pourra substituer en imagination les assiettes aux dorures patinées de l'Occident. Ces objets, sinon quotidiens du moins connus, et porteurs de mémoire, dévoilent aussi pour la première fois leur véritable existence à la lumière discrète et chaleureuse d'une bougie. Qu'aurait dit Tanizaki en apprenant que les Japonais, qui découvriraient l'éclairage électrique urbain tandis qu'il rédigeait son livre, pousseraient la quête de l'intensité lumineuse au point de connaître une tragédie radioactive ?

Si ce texte demeure plus que jamais actuel, c'est qu'il révèle combien ce que l'on assimile à la « mentalité » d'un peuple et que l'on considère comme un socle indubitable est éphémère et versatile, comme la lumière elle-même. En décrivant un phénomène culturel perceptible et reconnaissable par les lecteurs indépendamment de leur époque et de leur lieu de vie, Louange de l'ombre nous libère de la lecture essentialiste des « Japonais détenteurs d'un secret esthétique propre et inné ».

En ce sens, ce livre est également libérateur pour les lecteurs des pays non occidentaux qui ont connu un destin similaire à celui du Japon. Ceux-là se débattent avec des problématiques similaires à celles du Japon de l'époque et se sentent, comme le dit Tanizaki, « perdre » quelque chose d'important par rapport à l'Occident qui les a devancés dans le processus de modernisation.

Tanizaki imaginait que, pour peu que les Japonais conduisent la modernisation à leur manière, leur culture et leur civilisation prendraient une autre forme. Chacun sait que les Japonais ont continué à entretenir leurs particularismes, aussi bien dans l'industrie et les technologies que dans le design et l'architecture, ou encore dans le domaine de l'art, de la littérature ou du cinéma. De

fait, jusqu'à très récemment, le Japon n'avait pas peur de se frotter à l'Autre. Ces produits japonais de la modernité, comme le pinceau-stylo rêvé par Tanizaki pour n'en citer qu'un seul, loin d'être confinés à l'intérieur des frontières nationales, sont à l'inverse largement diffusés à l'étranger. A cet égard, Louange de l'ombre est le parfait remède aux maux du XX^e siècle les mieux partagés, et riche en enseignements pour tous ceux qui le liront comme un livre de leur temps.

12

L'essentiel, pourtant, ce qui prête à ce texte émotion et beauté, c'est qu'il nous dessille les yeux, comme pour la première fois, sur la lumière et sur l'ombre qui nous environnent aujourd'hui. Il nous donne ainsi à penser notre sensibilité particulière.

La sensibilité à l'ombre n'est pas définitive, elle est toute relative. La ville moderne que Tanizaki décrit comme outrageusement éclairée nous apparaîtrait sans doute très sombre. Je me souviens de l'obscurité de la ville où j'ai grandi. Cette obscurité, je la retrouve dans les photographies de Tôkyô des années 1970. Il me semblerait presque pouvoir identifier la ville à la luminosité des rues. La qualité de la lumière détermine le paysage, et cette qualité, immatérielle s'il en est, identifie plus

sûrement que tout autre signe l'espace et l'atmosphère d'une époque. Il ne s'agit pas de calculer le taux de luminosité. A chaque époque, à chaque ville, correspond une proportion particulière d'ombre et de lumière.

Rien ne sert de déplorer la luminosité de notre époque – plus clinquante, plus cruelle, moins délicate sans doute que celle décrite par Tanizaki. Architectes et designers savent toujours inventer pour leur époque les espaces et les objets qui tirent le mieux parti des variations de luminosité. Si le noir des intérieurs du temps de Tanizaki était mis en valeur par les objets en laque, par exemple, le design et l'architecture contemporaine ont su célébrer les nouveaux éclats de luminosité par d'autres tonalités, un autre minimalisme. En ce sens, on peut affirmer que les jeux de clair-obscur décrits par Tanizaki se poursuivent encore sous nos yeux.

Ce petit ouvrage traite encore de l'histoire des sensibilités, aux deux sens du mot « histoire ».

Il nous est possible, dans une certaine mesure, de savoir ce que les gens d'autrefois mangeaient, la façon dont ils s'habillaient, par les documents et artefacts qui parviennent jusqu'à nous. Il est autrement plus difficile de savoir ce qu'ils ressentaient.

Tanizaki fait parvenir jusqu'à nous les sentiments et les sensations qui relient deux époques qu'il a connues. C'est sans doute là l'un des rôles de l'écrivain, bien qu'ils soient rares à s'en montrer capables, que de noter et transmettre une sensibilité par-delà son époque : c'est par elle que l'on comprend le monde.

Ce livre est pour tous ceux qui possèdent cette sensibilité à l'ombre et à la lumière qui nous entourent et à leur variation, par quoi le monde s'offre à nos sens et renouvelle la perception que nous avons de son caractère et de ses transformations. Si on pouvait le résumer en une phrase, ce serait peut-être celle-ci : « Dis-moi quelle lumière tu connais et je te dirai qui tu es. »

14

Si Tanizaki était parmi nous pour connaître le Japon et la France d'aujourd'hui, sans doute donnerait-il une suite à son texte. Ce nouveau texte, il nous appartient de l'écrire – la page est ouverte devant nous, d'une blancheur immaculée, avec une pointe d'ombre.

Ryoko Sekiguchi

Un esthète qui souhaite se faire construire de nos jours une maison dans le plus pur style japonais aura bien du mal à caser les systèmes de gaz, d'électricité et d'eau courante, et devra se casser la tête pour harmoniser ces installations avec un intérieur traditionnel. Nul besoin d'avoir soi-même fait construire, il n'est que de pénétrer dans une maison de rendez-vous, un restaurant ou une auberge pour le constater. Sauf à considérer les bienfaits de la civilisation scientifique avec le dédain du maître de thé qui se plaît à trouver refuge dans une hutte de branchages en un coin de campagne reculée, que vous le vouliez ou non, si vous vivez en ville et avez charge de famille, votre exigence du style japonais

authentique n'ira pas jusqu'à vous faire refuser le chauffage, l'éclairage et les impératives commodités de l'hygiène moderne. Résultat: le plus maniaque se torturera l'esprit avant de se décider à faire installer le téléphone, mais finira, quoi qu'il en ait, par chercher où poser l'appareil sans heurter la vue. Sous l'escalier en échelle? Dans un angle de couloir? Enterrer les câbles principaux? Cacher les interrupteurs dans le grand placard mural? Ou dans le petit du bas? Dissimuler les câbles volants derrière un paravent? Ou pire encore, à vouloir faire trop subtil une fois les ressources de son imagination épuisées. Maintenant que nos yeux sont habitués à l'éclairage électrique, il me semble par exemple préférable de laisser l'ampoule nue sous un simple abat-jour de verre opaque plutôt que de se lancer dans des tentatives hasardeuses. Quand, au crépuscule, j'aperçois de la fenêtre du train la lumière d'une simple ampoule sous un abat-jour de verre presque plat qui semble déjà d'un autre âge, derrière l'écran de papier coulissant d'une maison paysanne chapeauté de joncs au milieu d'un paysage campagnard, je me prends même à trouver cela élégant. Le ventilateur, en revanche,

reste de par son bruit et sa forme un objet difficile à caser dans un intérieur japonais. Encore suffit-il de s'en passer si l'on ne veut pas de ça chez soi, mais chez un commerçant ou dans une résidence d'été, les goûts esthétiques du patron ne peuvent prévaloir en toutes circonstances. Un de mes amis, le patron du Kairakuen, homme pour le moins exigeant en termes d'aménagements intérieurs, avait longtemps résisté à l'idée d'introduire un ventilateur dans la pièce à tatamis où il recevait ses clients, avant de plier face à leurs remontrances annuelles, l'été venu.

J'ai moi-même fait une expérience similaire il y a quelques années quand j'ai fait bâtir une maison totalement au-dessus de mes moyens, tant il faut s'attendre à buter sur des difficultés dès que l'on s'attache à des détails de mobilier et d'accessoires. Ne serait-ce que pour un simple *shôji* : par goût, je répugnais à le vitrer, bien qu'il fût clair qu'à n'utiliser que du papier j'allais au-devant de problèmes de luminosité et de courants d'air. En désespoir de cause, je mis du papier à l'intérieur et des vitres à l'extérieur, ce qui m'obligea à faire réaliser un écran à double armature qui fit grimper les coûts. Au bout

du compte, de l'extérieur, cela a l'air d'une banale cloison vitrée coulissante, et de l'intérieur, le papier étant doublé de verre, il n'a ni la douceur ni la rondeur d'un véritable *shôji*. Bref, ça fait maniéré. Il me fallait en passer par là pour comprendre qu'une simple cloison vitrée eût été préférable ; mais ce qui prête à moquerie s'agissant d'autrui a définitivement du mal à passer dès qu'il s'agit de soi-même. De nombreuses variétés de luminaires adaptés aux intérieurs japonais sont récemment proposées à la vente : rectangulaires comme les lanternes traditionnelles, tubulaires, octogonaux à cadre suspendu, de type chandelier... Aucun ne me plaisait, alors je me suis rabattu chez les antiquaires à la recherche d'anciennes lampes à pétrole, de lanternes portatives *ariake* ou de lanternes de chevet, auxquelles j'ai fait adapter une ampoule électrique. Le plus délicat fut l'installation du chauffage. Car, à vrai dire, aucun de ces appareils appelés « poêles » ne possède une forme qui s'harmonise avec une pièce de style japonais. Sans parler du bruit de combustion que fait un poêle à gaz ni des migraines que l'on s'attire si l'on n'installe pas une cheminée. Quant aux calorifères électriques, que l'on présente

comme l'idéal, ils ne valent pas mieux pour ce qui est de leurs formes. Il y a bien la solution d'installer un chauffage électrique comme ceux que l'on trouve dans les trains dans le placard surbaissé, mais on aura beau dire, on ne se sent pas en hiver sans le rougeoiement d'une flamme à regarder et puis ce n'est pas très pratique pour se réunir autour en famille. En ce qui me concerne, après avoir pressuré mes connaissances, j'ai fait construire un de ces grands âtres que l'on trouve au centre de la pièce dans les maisons paysannes, dans lequel j'ai fait ajouter un lit de faux charbons électriques. Il donne entière satisfaction pour bouillir l'eau et chauffer la pièce, et si l'on excepte son coût élevé, pour ce qui est du style, disons qu'il fait partie des points réussis. Le problème du chauffage ainsi à peu près correctement réglé, restait le casse-tête de la salle de bains et des toilettes. Mon ami du Kairakuen ne voulait pas entendre parler de céramique pour les baignoires et les lavabos, il a donc fait aménager des salles de bains entièrement en bois pour ses clients. Il va sans dire que, tant du point de vue économique que pragmatique, la céramique est de loin supérieure. Sauf que, une fois que

vous avez monté la charpente, le plafond, les piliers et les lambris en beau bois japonais, les parties en céramique qui se détachent de l'ensemble font mal aux yeux. Passe encore quand tout est neuf, mais, les années se succédant, quand les veines du bois commenceront à apparaître dans les piliers et les lambris et à prendre une jolie patine, la céramique, elle, restera brillante comme un bambou greffé sur un arbre chenu. Admettons que pour la salle de bains vous puissiez sacrifier le pratique à l'esthétique, mais pour les toilettes, le problème est autrement sérieux.